

Livradois Forez



Buse



Milan



On montre le ciel du doigt...

La migration des oiseaux reste pour une bonne part mystérieuse. On veut quand même savoir.

À la fin de l'été, à l'automne, on monte au col de Baracuchet où la LPO Loire a installé un observatoire. On regarde en l'air, on dit c'est un martinet, une hirondelle, là une cigogne, ici une buse, non une bondrée. On montre le ciel du doigt, on ajuste les jumelles, on est content.

Septembre touche à sa fin. Ce jour-là, c'est Renaud Daumas, responsable de la pédagogie et de la communication à la LPO Loire, qui compte les oiseaux qui passent. Il accueille aussi, très aimablement, les visiteurs, s'il en passe. Il dit que les migrations ont commencé depuis la mi-juillet, qu'elles se poursuivront jusqu'à la mi-novembre, et même un peu au-delà. Le plus gros du trafic aérien se situant en octobre. Il précise que Baracuchet est idéalement situé, orienté nord-est/sud-ouest, exactement dans la direction qu'empruntent les oiseaux venant du

Aristote soutenait que le rouge-queue à front blanc se changeait en rouge-gorge à l'automne et redevenait rouge-queue au printemps.

L'observation systématique n'a commencé qu'au milieu du XIX^{ème} siècle. Et à Baracuchet, depuis 22 ans. À l'automne dernier, on a compté plus de 200000 oiseaux qui ont franchi le col, dont une majorité de pinsons des arbres. En prenant en considération ceux que l'on n'a pas vus et ceux qui sont passés de nuit, il convient de multiplier ce chiffre par trois. Le baguage ne se pratique que depuis le début du XX^{ème}. Il permet évidemment de mieux connaître les itinéraires

de migration. On saura peut-être pourquoi ses effectifs sont en baisse malgré un pic de passage enregistré au-dessus de Baracuchet en 2003.

Ajustez les jumelles !

Une buse décrit des cercles, elle cherche les courants ascendants – s'il s'agit bien d'une migratrice. Un épervier, fort de son droit de propriété, défend son territoire et agace l'intruse qu'il finit par forcer à fuir...

La migration, telle que la définissent les migratologues, est "un mouvement régulier et saisonnier entre deux régions distinctes". L'immense majorité des oiseaux de l'hémisphère nord sont migra-

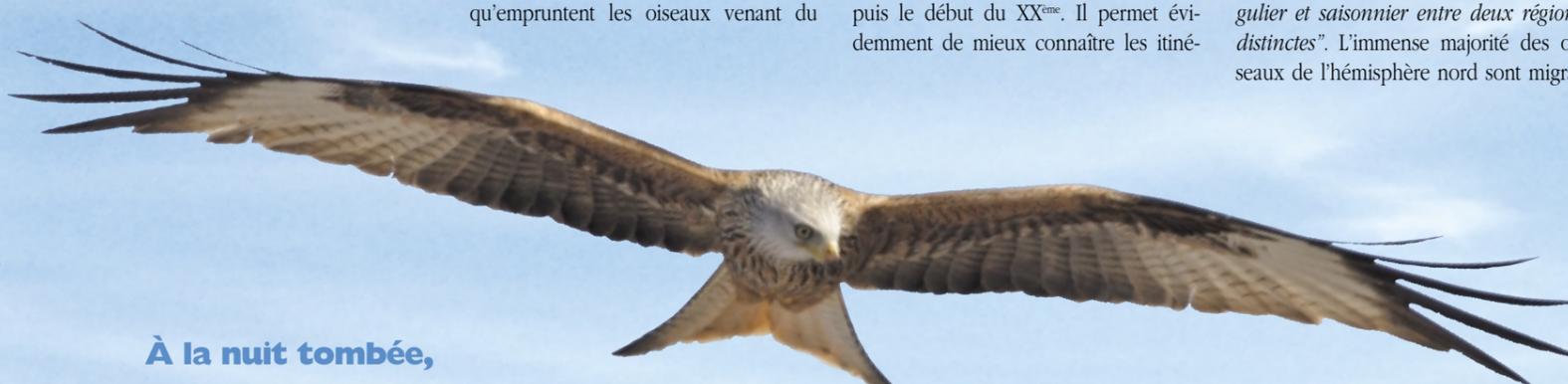
ou sitelle torchepot, restent fidèles au territoire où ils ont niché et s'accommodent d'un éventuel afflux de "touristes" nordiques.

Une bétailière passe

sur la route qui fait une boucle devant l'observatoire de Baracuchet. Des génisses rentrent d'estive, migrent à leur façon. On ne sait pas si elles sont heureuses de retourner à l'étable ou si elles envient les oiseaux. Quelques-unes lèvent la tête, regardent le ciel...

Les rapaces et tous les grands planeurs pratiquent le vol pompé. Ils cherchent les courants d'air chaud ascendants et se laissent porter, selon le principe de la montgolfière. Canards, oies et grues optent pour la formation en escadrille, le vol en V. L'oiseau de tête fend l'air et quand il est à la peine, un autre prend le relais. Les petits passereaux migrent en groupe, lâche pour les alouettes, serré pour les pinsons. Dans les deux cas, la tactique permet de se préserver, autant que faire se peut, des attaques des prédateurs. Un épervier tentera d'isoler un individu mais si celui-ci parvient à rejoindre le groupe tout est à recommencer. À ce jeu, il arrive que le prédateur se fatigue en premier. Le chevalier cul-blanc ou le chevalier guignette, le coucou et le loriot voyagent en solitaire. Pour tous, l'impératif demeure de dépenser le moins d'énergie possible.

La rapidité de déplacement est difficile à évaluer et variable selon les espèces. Un traquet motteux peut parcourir près de 800 km en 24 heures, un colvert plus de 250 et les passereaux de l'ordre de 150 km. Le plus rapide est le faucon pèlerin dont on sait qu'en chasse il peut effectuer des piqués à 300 km/h. Puisqu'on en est aux records... Le poids plume de la bande est la mésange noire, 3 ou 4 grammes. La cigogne noire les distance tous par son envergure, environ 2 mètres.



Milan Royal

À la nuit tombée, on est comme ce gamin qui, dans une chanson de Gilbert Bécaud, a couru derrière "l'oiseau de toutes les couleurs", dépité mais content. On entend encore des cris dans le ciel, les oiseaux continuent de passer. On ne les voit plus.

nord en route pour l'Espagne ou l'Afrique. Une porte d'entrée presque obligée pour traverser le Massif central.

Voyez, sur la droite,

non, plus haut: des hirondelles. Elles viennent d'Allemagne ou de Pologne et filent vers le sud de l'Afrique. Un voyage de 7000 ou 8000 kilomètres. Elles virolorent, comme si elles hésitaient sur la route à prendre, mais non, elles se nourrissent en vol et gardent le cap...

Le phénomène migratoire n'est connu que depuis une date récente. Le grand Linné lui-même croyait que les hirondelles se cachaient, l'hiver durant, au fond de la mer. Dans les campagnes, loin de la mer, on pensait qu'elles hibernaient dans la vase des étangs. Le vieil

raires de migration mais aussi d'analyser les fluctuations des populations, quand bien même on ne retrouve qu'une part minime des individus bagués – moins d'un sur cent pour la fauvette. Le milan royal a été bagué pour la première fois cette année, avec une marque de couleur à l'aile selon son aire de reproduc-

Pie grièche écorcheur



teurs. Il faut distinguer les *migrateurs au long cours*, dont les insectivores, qui changent de continent, et les *petits migrateurs*, comme la grive musicienne, le rouge-gorge ou le hibou moyen-duc, qui passent du nord au sud de l'Europe. On appelle *migrateurs partiels* les oiseaux dont une partie de la population migre tandis que l'autre est nomade ou sédentaire. Le merle, la buse ou la bergeronnette des ruisseaux sont de cette obédience. Les *nomades*, du genre du grand corbeau ou de la mésange huppée, vagabondent à distance de leur lieu de naissance. Les *sédentaires*, moineau

Sommaire

| | |
|---------------------------------------------|-----------------------------------------|
| Des ébénistes à Aulteribe pages 2 | Inventaire du patrimoine bâti page 7 |
| Comment va l'agriculture ? pages 4-5 | L'invité : Frédéric Bouglé page 8 |
| Fournols, un soir de septembre... page 6 | N°10 |

Cap'Actif

Pour maintenir des emplois en Livradois-Forez, le tissu économique doit se régénérer grâce à des activités nouvelles. C'est en ce sens que travaille le Parc en accompagnant des projets, en organisant le concours création-reprise d'entreprises, en décernant les Eco-trophées. Et bien d'autres structures et organismes aident à la création d'activités. Tout n'est pas pour le mieux pour autant. Les porteurs de projets ne connaissent pas nécessairement le rôle spécifique des différentes structures d'accueil. De plus, le relatif cloisonnement entre elles entraîne le fractionnement des conseils et, parfois, l'absence de suivi. C'est pourquoi il a été décidé de créer un "réseau des structures d'accueil et d'accompagnement des porteurs de projets en Livradois-Forez". Le réseau s'appelle Cap'Actif, il regroupe des techniciens de 27 organismes : Chambres de Commerce et d'Industrie (Thiers, Ambert, Brioude), Plates-formes d'initiative locale (CréaThiers et Pays d'Ambert Initiative), Chambres d'Agriculture et Chambres de Métiers (Puy-de-Dôme et Haute-Loire),

doize communautés de communes, Comité d'expansion du Puy-de-Dôme, ADIE, Boutique de gestion, Puy-de-Dôme Garantie, Union régionale des SCOP, Appuy Créateur et Parc naturel régional. En 2004, 115 porteurs de projets ont bénéficié des conseils du réseau et 88 activités ont été installées.

cap'actif.com

Avis aux particuliers et aux élus : le site Internet de Cap'Actif est destiné à faire connaître l'offre du territoire : entreprises, commerces à céder, locaux à usage professionnel à vendre ou à louer, opportunités de création d'activités... Avis aux entrepreneurs potentiels : naviguer sur ce site est le chemin le plus sûr pour arriver à bon port.

C'est aussi le moyen de faire connaître son projet. → www.capactif.com → Contact au Parc : Étienne Clair, Tél 04 73 95 57 57 dev.eco@parc-livradois-forez.org

DURABLE

Certains, comme s'il était de leurs familiers, l'appellent DD. Le développement durable a désormais son almanach. 150 pages d'informations et de conseils pour vivre, au quotidien, en bonne intelligence avec notre environnement. Et, à titre d'exemples, quelques actions des quarante-quatre Parcs naturels régionaux de France. Hasard du calendrier, le pain du Livradois-Forez est célébré en janvier. L'almanach fonctionne comme un agenda perpétuel, valable quelle que soit l'année.

C'est bien le moins quand on invite à durer. → *Almanach du développement durable*, éditions Dakota (18,50 €)



Rouge Queue à front blanc



"Tchip-tchip"

dans le ciel. C'est une bergeronnette grise. Elle ira probablement s'installer en Afrique du nord, après avoir franchi le détroit de Gibraltar...

Avant de migrer les oiseaux sont soumis à un impératif absolu: stocker des lipides, accumuler des graisses qui leur serviront de carburant. Même s'ils continuent de s'alimenter pendant le voyage, il faut s'armer pour les étapes difficiles, la mer et le Sahara. Tous doublent quasiment leur poids avant le départ. Autant dire qu'ils anticipent ce départ, à la manière dont l'homo sapiens fait ses valises. Mais on évitera tout anthropomorphisme. Les spécialistes considèrent que ce sont la diminution des jours et une sorte d'horloge interne, réglée en fonction d'un rythme annuel, qui leur indiquent que l'heure approche.

Un coup de klaxon,

un signe par la vitre, un bonjour sonore. C'est le garde-chasse de Lérigneux qui passe. Ici, les rapports sont cordiaux entre ornithologues et chasseurs. Même si les premiers, secrètement, se réjouissent quand les seconds manquent leur tir. Les oiseaux, effrayés, pestent, probablement. Ils ont fait un écart pour rien, brûlé des lipides en pure perte...



Huppe fasciée

La manière dont les oiseaux qui partent pour la première fois parviennent à trouver, sans l'aide de leurs parents ou d'autres congénères adultes, le chemin de leur lieu d'hivernage est un grand mystère. Pendant les périodes glaciaires, les oiseaux étaient concentrés entre les tropiques. Au "dégel", ils ont commencé à conquérir de nouveaux territoires. Parmi les vertébrés ils étaient les mieux armés pour cela, puis l'évolution a renforcé cette disposition. On n'ose pas, cependant, miser sur une mémoire de l'espèce qui les inviterait, annuellement, à faire retour aux origines.

Pour s'orienter et garder le cap, on considère qu'ils combinent plusieurs méthodes. Ils se guident à la position du soleil, qu'ils connaissent à tout moment, à celle des étoiles pour les nocturnes. Ils perçoivent le champ magnétique, comme s'ils disposaient d'une boussole inté-

grée. Ils utilisent aussi des repères physiques, vallées, montagnes, cours d'eau. Mais la connaissance du relief implique d'avoir fait le voyage au moins une fois et d'en garder mémoire.

On bavarde,

on oublie le ciel. Renaud Dumas, lui, reste vigilant. Il pointe le passage d'un martinet à ventre blanc, peu courant en ces lieux. Il dit que les conséquences du réchauffement climatique sont surtout sensibles au printemps. Certaines espèces reviennent plus tôt, d'autres montent plus haut qu'à leur habitude vers le nord...

On s'est occupé du comment, reste le pourquoi. Contrairement à une idée reçue, les oiseaux ne fuient pas les rigueurs hivernales. Les sédentaires, qui ne sont pas d'une constitution différente, s'en accommodent et certains migrateurs volent à des altitudes où l'air est particulièrement vif, à plus de 8000 mètres parfois. C'est plus sûrement la raréfaction des ressources alimentaires qui les force à partir. Les hirondelles et tous les insectivores ne pourraient effectivement assurer leur subsistance. L'argument, pourtant, n'explique pas pourquoi, au sein d'une même espèce, certains migrent et d'autres non. Ni pourquoi d'autres espèces changent de régime alimentaire plutôt que d'entreprendre un long voyage. De plus, les migrateurs partent quand la nourriture est encore abondante et reviennent quand elle est encore rare. Au bout du compte, il est simplement possible d'affirmer qu'en fonction des spécialisations opérées par l'évolution et la sélection naturelle la migration est l'une des stratégies les mieux adaptées à la survie des espèces. Et cela malgré un taux de mortalité élevé; en moyenne, pour une famille de deux adultes et quatre jeunes, deux seulement reviendront au printemps suivant.

On quitte Baracuchet, on s'en retourne par la route sinueuse, col des Supeyres, Valcivières, ou Saint-Anthème. On fredonne la chanson de Gilbert Bécaud. On est un peu dépité, à cause de cette part de mystère qui subsiste, mais content – pour la même raison. ■

→ Ligue pour la protection des oiseaux LPO Loire, Maison de la nature 4, rue de la Richelandière 42100 Saint-Etienne Tél. 04 77 41 46 90 courriel : loire@lpo.fr

→ L'observatoire de Baracuchet se situe à 5 km après le passage du col, en direction de Lérigneux

Vie de château pour les

Ils sont en deuxième année. Ils ont choisi un meuble dans les collections du château, rédigé un dossier décrivant la manière dont ils comptaient s'y prendre pour le restaurer. Le dossier a été soumis au Centre des monuments historiques, maître des lieux, qui a donné son accord. Maintenant, c'est à eux de faire.

Main inspirée

Sylvain s'occupe d'une commode du XVIII^{ème} dont le placage, en bois de violette, a beaucoup souffert. Il va boucher les fentes – "on travaille d'abord sur le



Prestigieuse demeure des La Fayette, Onslow et de Pierre, le château d'Aulteribe, à Sermentizon, possède une remarquable collection de mobiliers. Dans les dépendances du château, depuis six ans, des jeunes gens apprennent le métier d'ébéniste. La formation, à ce niveau, est unique en France.

massif" – puis "faire des greffes". Valérie, en visitant les réserves, a retenu une étagère du XIX^{ème}, "un coup de cœur qui ne s'explique pas" et aussi parce qu'elle voulait s'exercer "sur quelque chose de très fin, de délicat". Bertrand prétend qu'il se consacre à une table Renaissance en noyer massif. On le croit sur parole bien que la table soit complètement désossée et difficilement identifiable. Il saura la remonter mais, auparavant, il referra les chapiteaux sur le haut des colonnes (les pieds). C'est de la sculpture mais, justement, il a un CAP de sculpteur. À les regarder travailler ainsi, on comprend pourquoi René Char a parlé, à propos des artisans d'art, de "la sublime lenteur de la main inspirée". Qu'on ne se méprenne pas. Le château d'Aulteribe ne met pas à profit leurs



ébénistes



Rome, place de Venise, au XVIIIe siècle. À gauche le Palais Bolognetti-Torlonia. (G.Vasi).

La bonne étoile de Marin Torlonia

Au début, il s'appelait Tourlonias, du nom du lieu-dit La Tourlonie, paroisse d'Augerolles. Il est parti en Italie troquer deux lettres de son patronyme contre la fortune et la gloire, pour lui et les siens.

Dans la nuit du 12 au 13 juin 1746, deux hommes quittent en catimini le château de La Souchère. Ils montent à cheval et s'enfoncent dans l'obscurité au grand galop. Le premier est l'abbé de Montgon qui, à s'être trop immiscé dans les relations complexes entre la cour de France et la cour d'Espagne, est contraint de prendre le chemin de l'exil. Du second, l'intendant d'Auvergne qui enquête sur cette fuite précipitée, ne donne que le petit nom : Marin. On sait bien, ici, qu'il s'agit du fils d'Antoine Tourlonias, un marchand d'Augerolles dont les affaires vont cahin caha. Marin a vingt et un ans, il est depuis quelque temps valet de chambre de l'abbé.

On dirait les prémisses d'un feuilleton d'Alexandre Dumas, c'est le début de la saga des Torlonia telle que la raconte Henri Ponchon. En historien, quoique ce ne soit pas son métier. Il a consulté les archives, à Clermont-Ferrand, au Quai d'Orsay, à Rome, au Vatican... Il n'a pas pu consulter les archives du ciel, alors il n'affirme pas qu'une bonne étoile guidait le jeune Marin cette nuit de juin 1746.

Les deux fuyards arrivent à Rome quatre ans plus tard. Ils s'installent au palais Zucari. Marin distrait un peu de ce temps qu'il doit à l'abbé pour tenir commerce. Pour se

marier aussi, et faire des enfants. En moins de deux décennies, il devient un *mercante* ayant pignon sur rue.

Son fils, Giovanni, et son petit-fils, Alessandro portent très haut le nom des Torlonia. Ils sont les banquiers de la papauté, de Napoléon et de la famille impériale. Ils obtiennent la concession des mines d'alun de Tolfa, ils font assécher le lac Fucino. Dans leurs théâtres on joue les opéras de Verdi. Ils deviennent duc de Bracciano et prince de Fucino. Le fronton de leurs palais, de leurs villas, est orné de leurs armoiries sur lesquelles filent deux étoiles.

Entre temps, Marin est mort. Et l'abbé aussi. Mais on laisse à Henri Ponchon le soin de dire tous les épisodes de la saga. Jean Anglade en a tiré la matière d'un roman (*Qui t'a fait prince ?*). Pourrait l'évoque au début de *Gaspard des Montagnes*. Mais force est bien, en la circonstance et en faveur de l'historien, de resserrer ce lieu commun : la réalité dépasse la fiction. ■

→ **L'incroyable saga des Torlonia, des Monts du Forez aux Palais romains, Henri Ponchon, éditions de La Montmarie (29 €).**

Diagnostic cantonal

Le docteur Joseph Mavel a exercé à Ambert de 1838 à 1874. Il a fait son métier, il a soigné des pneumonies, des gastralgies et des coliques, des fièvres, intermittentes ou quotidiennes, des kératites ulcéreuses, des rhumatismes musculaires, des angines, des entorses, des panaris et même quelques cas de priapisme. Il a fait mieux que ça. Il a arpenté le canton à cheval, il a diagnostiqué ses maux et proposé des remèdes. Il a rédigé un *Mémoire sur la topographie agricole, industrielle et médicale du canton d'Ambert* pour lequel l'Académie impériale de médecine lui dé-

cernera une médaille d'or, le 11 mai 1862. Le GRAHLF (Groupe de recherches archéologiques et historiques du Livradois-Forez) a la bonne idée de publier ce mémoire, une édition présentée, annotée et commentée par Robert Estier, maître de conférences honoraire en histoire contemporaine à l'Université Lyon II.

En 160 pages (pour son manuscrit), tableaux statistiques à l'appui, le médecin dresse un état des lieux et donne le bul-

letin de santé du Livradois. Le diagnostic est sévère. Mauvaise alimentation, les cultivateurs ne mangent presque rien de viande et sont privés de vin ; terribles conditions dans les ateliers de passementerie, des jeunes filles à l'âge de la puberté astreintes à dix-huit heures de travail quotidien ; état sanitaire déplorable, eaux putrides, marécage ; nombre effrayant d'enfants morts-nés, etc. Joseph Mavel est un humaniste qui s'indigne sans élever la voix, qui appelle à des réformes sans véhémence. ■

→ **Mémoire sur la topographie agricole, industrielle et médicale du canton d'Ambert, Dr Joseph Mavel. GRAHLF (23 €).**

compétences pour faire restaurer les pièces qui en ont besoin, il apporte sa contribution à une formation qui permet de décrocher un brevet technique des métiers supérieur (BTMS) en ébénisterie. La formation a été mise en place en 1999, à l'initiative du Centre des monuments nationaux, des Chambres de métiers du Puy-de-Dôme et de la Haute-

Loire, de l'Union nationale des artisans des métiers de l'ameublement et avec le concours des ébénistes d'Auvergne. Elle se déroule sur deux ans au rythme de deux semaines équitablement réparties entre Aulteribe et l'Institut de formation professionnelle de Bains, en Haute-Loire, suivies de cinq semaines en entreprise. Au château, les formateurs sont Philippe Allemand, ébéniste, et Christine Labeille, qui enseigne l'histoire de l'art.

Bonne réputation

Au terme d'une phase expérimentale, la qualité et le référentiel (c'est-à-dire le contenu) de la formation ont été validés et les premiers diplômés reconnus nationalement ont été remis aux lauréats le 5 octobre dernier. Mais, avant même cette ratification officielle, les professionnels ont reconnu l'excellence de la formation. *"Nos premiers élèves travaillent dans de grandes maisons de renom international comme Didier Aaron ou Michel Germond. Certains sont partis à l'étranger, l'un d'eux est à New York, dit, avec un enthousiasme non feint, Philippe Allemand. Une bonne réputation se propage très vite et des entreprises nous contactent pour recruter des BTMS."*

Valérie, Sylvain ou Bertrand entendent l'appel, mais ils ne sont pas nécessairement pressés d'y répondre. Plusieurs envisagent une formation complémentaire (de cinq ans) à l'Institut national du patrimoine qui délivre la qualification requise pour restaurer les meubles de musée. *"Parce que c'est quand même là qu'on voit les plus belles pièces"*, dit Sylvain. À Aulteribe, nul ne songe à le contredire. Chaque session accueille moins d'une dizaine d'élèves à l'issue d'une sélection rigoureuse. Ils sont six en deuxième année, ils viennent de toute la France, et même de La Réunion. À voir leur application à l'ouvrage, on sait bien qu'ils seront les dignes héritiers de Laurent Stabre, premier artisan qualifié de *"menuisier en ébène, faiseur de cabinets du roi"* et qui reçut un logement au Louvre en 1608. Ça ouvre des perspectives, non ? Même en République. ■

Un chantier peut en cacher un autre

Le château est fermé au public depuis près d'un an en raison de travaux de mise aux normes des réseaux et des dispositifs de sécurité. Ces travaux, qui ont nécessité l'intervention d'une dizaine d'entreprises, sont maintenant terminés mais un autre chantier vient de commencer : la conception et la réalisation d'une nouvelle scénographie pour l'ensemble des collections. L'opération est conduite par le Centre des monuments nationaux et, plus précisément, par un groupe de travail baptisé "Renouveler la présentation des monuments".

La réouverture pourrait intervenir dans le courant de l'année 2006.

→ **Château d'Aulteribe, Sermentizon
Tél. 04 73 53 14 55
www.monum.fr**



**Longtemps on a approché
l'agriculture
de moyenne montagne
à la manière d'un médecin
se rendant au chevet
d'un malade. Pour le diagnostic,
c'était couru d'avance : abandon,**

**déprise, friche, boisement. Avec dommages colatéraux : fermeture
des paysages, dégradation du cadre de vie.**

**On pouvait croire qu'un processus régressif était engagé
qui risquait de nous ramener à l'âge d'avant les moines défricheurs.**

Peut-être a-t-on eu raison de sonner l'alarme.

**Mais, aujourd'hui, on ne songe plus à rappeler les ermites
sarcleurs et dessoucheurs.**

On pourrait même décommander le médecin.

**Témoignages à l'appui, on parle à nouveau de l'agriculture
sur un mode optimiste, plus serein en tout cas.**

Équilibre et visibilité

**L'agriculture
va mieux,
elle va plutôt bien,
assure
Michel Magimel,
directeur régional
de l'Agriculture
et de la Forêt.
Cette situation
résulte pour
une bonne part
de la politique
volontariste de l'État
et de l'Europe.
Entretien.**



Photo : Christophe Cunus

et du cadre de vie. Ce à quoi le Parc et les communes s'emploient.

Globalement, nous avons atteint un point d'équilibre. L'espace utilisé par l'agriculture ne diminue plus, sauf en Limagne en raison de l'urbanisation.

- Cependant le nombre d'agriculteurs continue de régresser.

- La décroissance du nombre d'exploitations est de l'ordre de 2 à 3 % par an. Certaines unités, quand les exploitants partent à la retraite, sont trop petites pour être "repreneables" mais les terres servent à l'agrandissement des fermes voisines et donc la surface utilisée reste constante. Déprise et densité agricole ne sont pas liées, comme le montre le cas de la Beauce qui est la région de France où la densité agricole est la plus faible.

J'ajoute qu'en Auvergne nous dénombrons une bonne centaine d'installations aidées, par an et par département. C'est un chiffre plutôt élevé par rapport à la moyenne nationale et qui indique que l'installation reste possible.

- À quoi tient cet équilibre retrouvé ?

- Il est la résultante d'une politique volontariste, de l'État et de l'Europe. L'État a institué le système des indemnités compensatoires des handicaps naturels (ICHN), avec une prime plus forte pour les 25 premiers hectares afin de soutenir les plus petites unités. Ce dispositif existe depuis trente ans et a été plusieurs fois revalorisé. L'Union européenne est passée d'une politique de prix garantis - la puissance publique achetait pour revendre, parfois à perte, et parfois pour détruire - à une politique d'aides directes qui compensent la baisse des prix *. Au-delà, c'est la loi du marché qui s'applique. Mais, ce que l'on appelle parfois, avec quelque intention polémique, la "sur-administration de l'agriculture" consiste précisément à ne pas laisser le champ libre à la seule loi du marché. Et elle a permis d'engager une véritable politique d'aménagement du territoire dont nous pouvons aujourd'hui mesurer les résultats.

- La politique agricole commune est à présent discutée et beaucoup redoutent qu'à terme elle soit démantelée.

- Il y a un débat en cours, effectivement, mais les règles sont clairement définies et restent valables jusqu'en 2013. Nous avons la chance d'avoir, dans ce secteur, une visibilité à échelle d'une quasi décennie. Ce qui n'aplanit pas toutes les difficultés mais cerne le contexte dans lequel on pourra tenter de les surmonter. Si les couteliers thiernois ou les tresseurs ambertois pouvaient bénéficier d'une telle visibilité et de telles assurances, je suis persuadé qu'ils signeraient sur l'heure. ■

(*) À quoi il faut ajouter les mesures agri-environnementales successives et, aujourd'hui, la prime herbagère dont l'objectif est le maintien et l'entretien des prairies et qui concerne, en Livradois-Forez, les mêmes territoires que l'ICHN.



"La terre ne porte pas"

**Pierre Fraisse est agriculteur
à Saint-Genès-la-Tourette
et maire de la commune.**

Il revient de semer des prairies,

il descend de sa machine, regarde l'heure...

Le repas de midi passera à l'as. Conversation.

Il a repris la ferme familiale en 1987, ses parents l'en auraient volontiers dissuadé mais c'était son idée. À la tête d'un domaine de 36 hectares, d'un troupeau laitier de 42 UGB (Unités de Gros Bétail, c'est ainsi qu'on appelle les vaches désormais), il ne regrette rien : "Je ne me plains pas. On essaie d'équilibrer les dépenses et les recettes et de dégager un revenu." Pour contenir les dépenses, il travaille avec deux coopératives de matériel agricole (CUMA), "sinon, on pourrait se payer le tracteur mais on n'aurait aucun outil à atteler".

Faire vivre le pays

Côté recettes, il a fait, en 1998, le choix de l'agriculture biologique, comme deux autres exploitants de la commune. "Il y a eu une opportunité commerciale, la Société Fromagère du Livradois, à Four-nols, collectant du lait bio à un prix plus intéressant." Mais ce n'est pas la raison économique qui a été déterminante. "Il

m'était arrivé plusieurs fois d'être malade après avoir passé la journée à désherber. Ça donne à réfléchir. Et puis on sent bien que les consommateurs veulent des produits plus sains. Est-ce avec un blé qui a été traité dix fois avant récolte qu'on fait le meilleur pain ?" Sa conviction vient de plus loin encore : "A l'école, déjà, on était quelques-uns à parler du bio, mais c'était tabou. Les profs étaient branchés phyto et l'enseignement était à la gloire de la pompe à sulfater et de l'épandeur d'engrais."

En 1998, le temps s'est mis de la partie. "Le printemps a été abondamment arrosé et nous avons récolté une très bonne marchandise alors que dans les prairies engraisées, l'herbe était versée." Et avec une pluviométrie normale ? "Bon an, mal an, nous récoltons un peu moins que nos voisins, 10 à 15 % en moins, mais les légumineuses sont revenues, le trèfle blanc en particulier. L'agriculture bio, c'est simplement travailler avec le temps et ne pas demander à la terre plus qu'elle ne peut donner. Peut-être qu'on nous prend encore pour des originaux mais on ne nous considère plus comme des farfelus. Tout le monde voit bien que ça pousse dans nos prairies."



Photos : Michel Theriot

Avec deux de ses homologues, Dominique Viillard et René Morane (*"alias Bob"*), Pierre Fraisse a décidé de créer une laiterie bio qui sera opérationnelle au printemps prochain et qui, à terme, transformera annuellement 120 000 litres en fromages blancs, faisselles ou yaourts. Ils comptent commercialiser leurs produits dans les grandes et moyennes surfaces de la région et aussi dans la restauration collective, notamment dans les établissements scolaires.

peine"

Ils ont prévu d'embaucher une personne pour la fabrication. *"L'idée est aussi de contribuer à faire vivre le pays en créant de petites unités de transformation sur place."* De surcroît, ils gardent de bonnes relations avec la Société Fromagère du Livradois à laquelle ils continueront de livrer une partie de leur production.

Se montrer conciliant

Il est décidément trop tard pour le repas de midi. Poursuivons la conversation avec le maire. Saint-Genès-la-Tourette, 182 habitants, 1 849 hectares dont 750 de forêt, 19 exploitations en comptant les double-actifs ; *"l'agriculture tient le pays"*. Les remembrements effectués en 1965 et 1972 y sont pour beaucoup, *"bien qu'ils ne se soient pas faits sans bruit"*. *"En 1972, déjà, des timbres-poste ont été rasés dans le bas de la commune. L'année dernière cinq hectares ont été remis en culture et deux ou trois cette année."* Pierre Fraisse compte sur ses doigts, en les nommant, les agriculteurs susceptibles de prendre leur retraite dans les cinq ou dix ans. Il n'est pas inquiet : *"Les terres seront reprises par les voisins et on pourra sans doute installer des jeunes. Ici, la terre ne porte pas peine."*

Le voisinage non plus. *"Si les paysans ont souci d'entretenir le pays ce n'est pas pour s'y retrouver seuls. Après, à chacun de faire un effort, de se montrer conciliant. On évite d'épandre le lisier le vendredi soir pour ne pas incommoder les résidents du week-end. En retour, on espère un peu de compréhension quand, au plus fort des fenaisons, on est obligé de démarrer le tracteur un peu trop tôt."* ■



Cunhat, en face de l'église. La rue Saint-Pierre passe entre la mairie et le Colombier, dessert la place Lamothe puis, sous un autre nom peut-être, file à la campagne, égrène quelques lieux-dits, Fontbonne, La Brunelie, Sagne, L'Olme, Forest...

Au bout, la Ferme de Lafont reprise, en novembre 2004, par Sophie et Jean-Louis Bonnin. Rencontre.

Le jeune couple avait une ferme dans le Maine-et-Loire, seulement voilà... *"La région du grand ouest est le pays des agri-managers qui travaillent beaucoup sur la marge brute et moins sur la terre."* Ils ne condamnent pas, enfin, pas tout à fait : *"Ce système a le droit d'exister, quoiqu'il ne faudrait pas qu'il dure trop longtemps, sinon on ira droit dans le mur."* Eux pratiquent l'agriculture biologique, plantent des haies, travaillent avec des races anciennes. Ils se sentent un peu décalés. Alors ils décident de chercher un *"coin plus sympa"*, une région où les modes de culture soient davantage en adéquation avec leurs conceptions. Ils prospectent dans les Alpes-Maritimes, en Haute-Savoie, dans le Massif central. Ils sont exigeants : *"Nous ne voulions pas échanger un cheval borgne contre un aveugle."*

En novembre 2004, ils reprennent la Ferme de Lafont. Au passage, ils remercient Olivier Latiolas, conseiller à l'ADASEA du Puy-de-Dôme qui a su cerner leur projet et les a aidés dans leur décision. Le domaine compte 50 hectares, dont 35 utiles, le restant, livré à la friche, aux taillis et aux fougères, est à reconquérir. Ils vont s'y employer.

Le goût des bonnes choses

Le cheptel se compose de trente *montbéliardes*, *"qui seront progressivement remplacées par des ferrandaises"*, une quinzaine de chèvres, des *poitevines* *"qu'on laissera vieillir tranquillement et auxquelles on substituera des souches autochtones"*, quatre truies reproductrices, un verrat. Si vous disposez d'un peu de temps, Jean-Louis Bonnin vous dira les races de ses cochons, *bayeux* et

longué – ce dernier sortant du *craonnais*, si vous voulez tout savoir. Il dira surtout qu'il est important de *"travailler sur les races pures, avec des bêtes qui ne sont pas cassées par la sélection"*. Dans la basse-cour, il y a des poules, de la *marans* et de la *chalans*, des dindons rouges des Ardennes, des oies. Dans le pré, il y a trois chevaux et des ânesses *"qui sont d'excellents débroussaillers"*. Au bout du décompte, il y a tous les animaux qu'on s'attend à trouver dans une ferme.

La production laitière est transformée, à 90 %, en fourme fermière et tomme de montagne. C'est la tâche de Sophie qui s'occupe aussi de la commercialisation des produits (fromages et saucissons, et à l'avenir viande et charcuterie). Elle est présente sur les marchés de Cunhat, Ambert, Issoire, et sur les marchés bio de Moissat et Orcet !. Elle s'exerce à l'exportation, sur Nantes et la Hollande. Elle ne fait pas mystère de sa satisfaction : *"Ici, le contexte est plus favorable. Les consommateurs ont le goût des bonnes choses. Et puis le Conseil général apporte son aide à la certification bio."*

De profil

En octobre, Ciné Parc, en partenariat avec la Confédération paysanne, a diffusé le "chapitre 2", intitulé Le quotidien, du film de Raymond Depardon, Profils paysans. Des agriculteurs de Haute-loire, d'Ardèche et de Lozère, filmés au plus juste, à bonne distance, en leur laissant le temps de chercher les mots pour dire un peu de leur vérité, respectant leur silence quand toute la vérité ne peut se dire. Les onze séances étaient suivies d'un débat. Ciné Parc a déjà projeté le chapitre 1, L'approche, en 2003. Depardon promet un chapitre 3 pour 2009.

Avec détermination et humilité



Gentiment dans l'histoire

L'efficacité économique confirme le bien fondé de leurs choix. Ils en conviennent avec un brin d'humour : *"Tant pis pour les sceptiques, l'agriculture biologique n'est pas un passe-temps pour jeunes utopistes chevelus qui fument du akik."* Ils redeviennent sérieux : *"L'agriculture biologique c'est aussi le moyen de défendre une indépendance, une autonomie à l'égard des géants de l'industrie agro-alimentaire."* Ils sont en pétard contre les OGM qu'ils tiennent pour *"un viol de la nature"* et dont la culture en plein champ *"créera une situation irréversible"*. Ils déplorent le manque de débat. Ils ont quand même l'occasion d'en parler quand ils reçoivent des visiteurs ; la Ferme de Lafont est l'une des étapes de la Route des Métiers ? *"Nous avons plaisir à expliquer notre manière de travailler et, de surcroît, sans doute parce qu'ils ont été convaincus, beaucoup de nos visiteurs s'en vont avec une provision de fromages."*

Un an après, l'intégration est-elle réus-

sie ? *"Nous entrons gentiment dans l'histoire du pays, avec détermination et humilité. Nous prenons notre place dans le réseau bio, on se salue entre voisins. Dans le milieu agricole, que nous connaissons bien puisque nous en sommes, il faut faire ses preuves et, à partir de là, tout va bien."* ■



1 - Marchés aux produits biologiques à Moissat, près de Billom, le 2^{ème} et 4^{ème} vendredi du mois ; à Orcet, le 1^{er} et 3^{ème} vendredi.

2 - La Route des Métiers regroupe, sur le Livradois-Forez, une trentaine d'artisans, producteurs fermiers, musées et châteaux. Les visites à la Ferme de Lafont ont lieu en été et, en dehors de cette saison, sur réservation (Tél. 04 73 72 24 21).

C'est en lisant qu'on devient...

Un vendredi soir
du mois de septembre.
La nuit est tombée, déjà.

Le calme règne à Fournols.
Normal, le bourg n'est guère coutumier
des frasques nocturnes.
Il y a de la lumière à la bibliothèque,
une invitation à pousser la porte.

Ils sont une trentaine à avoir poussé la porte. Ils se saluent, s'embrassent, "ici, tout le monde se connaît". Ils s'assoient en demi-cercle, face aux lecteurs. Ils sont trois. On les appelle *liseurs* parce qu'ils lisent à haute voix et pour les distinguer de leurs auditeurs qui sont aussi des lecteurs. Ils savent qu'ils prennent un risque puisque, selon le mot de Raymond Queneau, "c'est en lisant qu'on devient liseur". Ils assument, sourient à l'assemblée. Pierre Chalvon, reporter à France Bleu Pays d'Auvergne est à son pupitre, prêt à commencer.

Agnès Lassagne, la bibliothécaire, remercie les auditeurs d'être venus nombreux et les trois officiants, venus bénévolement, dans le seul but de faire partager leurs engouements littéraires. Elle ne présente pas son établissement, "tout le monde le connaît". Mettons qu'il y ait un étranger, un nouveau venu...

Un brin de conversation

Depuis janvier 2004, la bibliothèque a pris ses aises dans un local qui jouxte la mairie, peu de temps après la rénovation de celle-ci. Elle a été créée, en 1983, par Simone Parot qui a continué à l'animer pendant plus d'une décennie. Elle dispose d'un fonds de cinq mille ouvrages qui a été notablement conforté au cours des deux dernières années grâce à une aide du Centre national du livre. À quoi il faut ajouter mille livres et 550 documents multimédias laissés en dépôt par la bibliothèque départementale de prêt du Puy-de-Dôme et renouvelés trois fois par an. Agnès Lassagne consulte son ordinateur (oui, on peut aussi venir pour naviguer sur Internet) et annonce le chiffre de 230 abonnés¹. Sachant que Fournols compte 440 habitants, on atteint certainement un record absolu. La bibliothécaire invite à un peu plus de modestie : "Certains viennent des communes voisines, Echandelys, Chambon-sur-Dolore, Saint-Eloy-la-Glacière et même Sauxillanges." Certains passent très régulièrement, d'autres une fois par mois seulement.

nées grâce à une aide du Centre national du livre. À quoi il faut ajouter mille livres et 550 documents multimédias laissés en dépôt par la bibliothèque départementale de prêt du Puy-de-Dôme et renouvelés trois fois par an. Agnès Lassagne consulte son ordinateur (oui, on peut aussi venir pour naviguer sur Internet) et annonce le chiffre de 230 abonnés¹. Sachant que Fournols compte 440 habitants, on atteint certainement un record absolu. La bibliothécaire invite à un peu plus de modestie : "Certains viennent des communes voisines, Echandelys, Chambon-sur-Dolore, Saint-Eloy-la-Glacière et même Sauxillanges." Certains passent très régulièrement, d'autres une fois par mois seulement.

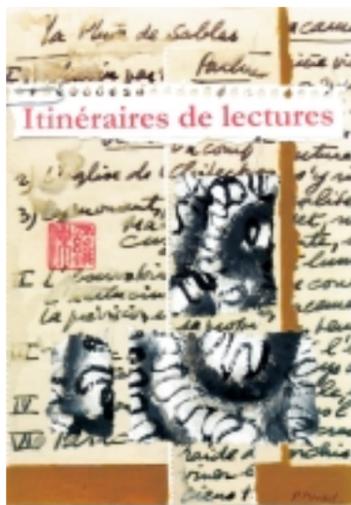


Illustration : Patrick Monod

"Comme je connais tout le monde, nous avons beaucoup de souplesse. Un abonné peut emporter une dizaine de livres s'il le souhaite et si jamais, entre temps, quelqu'un demande un titre je peux lui réclamer l'ouvrage."

Il existe aussi un service à domicile pour les personnes âgées de la commune. "J'effectue mon circuit à date régulière, une fois par mois. J'emporte une caisse de romans, une caisse de documents, surtout consacrés à l'Auvergne, et aussi quelques surprises, des titres inattendus et même des albums pour enfants. On prend le temps de faire un brin de conversation. L'hiver, dans les hameaux, je crois que je suis très attendue." Enfin, la bibliothécaire prête main forte aux bénévoles qui font vivre les six Points de lecture répartis sur l'ensemble de la communauté de communes du Haut-Livradois.

La bouilloire sur le feu

Que lit-on, là-haut dans la montagne ? Les livres dont on parle dans la presse ou à la télévision, des romans d'amour, de la littérature terroir mais aussi Pascal Quignard ou Charles-Albert Cingria. "J'invite chacun à être curieux, à se laisser surprendre. Quand on emprunte un ouvrage, le risque n'est pas bien grand, s'il vous tombe des mains vous le ramenez, voilà tout." À brûle-pourpoint, Agnès Lassagne recommande *Le trafiquant d'épaves* de Stevenson, *Sans nouvelles de Gurb* d'Edouardo Mendoza ou encore *Conte de la première lune* du japonais Keiichirô Hirano. De ces choix, on pourra discuter autour d'un thé ou d'un café... "Ici, la bouilloire est toujours sur le feu. La bibliothèque est aussi un lieu de rendez-vous, surtout le mercredi après-midi et dès que les jours raccourcissent."

Il y a souvent une raison supplémentaire d'être fidèle au rendez-vous. En ce moment c'est une exposition du photographe Dennis Raffell, en novembre ce sera une exposition d'estampes présentée en partenariat avec Le Bief. Il y a aussi les *Lectures gourmandes*, organisées avec la bibliothèque de Saint-Germain l'Herm. Comme le nom l'indique, "on lit, on mange, on boit, on lit". Les séances ont lieu tous les deux mois et en alternance dans les deux communes. Prochaine dégustation à Saint-Germain, le 12 novembre. "Nous sommes

ouverts à toutes les propositions d'animation. La seule limite est l'imagination, et le budget", dit Patrice Balandraud, président de l'association Les Pierres folles qui gère la bibliothèque.

Donner à rêver

Pour l'imagination, ce soir, c'est l'association des bibliothécaires du Livradois-Forez qui a pris les devants. Les *Itinéraires de lectures*, qu'elle organise pour la deuxième année consécutive, font étape à Fournols². Quant au budget, les liseurs sont tous bénévoles. Ils sont une bonne douzaine pour l'ensemble de l'itinéraire.

L'assemblée est attentive. Pierre Chalvon est à son pupitre : "La bataille commença ponctuellement à dix heures du matin. Du haut de sa selle, le lieutenant Médard contemplant le vaste déploiement de l'armée chrétienne prête à attaquer(...)." Quelques lecteurs ont reconnu Italo Calvino. Ils savent qu'à la fin du chapitre, à l'issue de la bataille, le vicomte sera pourfendu. Jean-Christophe Lacas, directeur de l'ABLF, et Claudy Combe, technicien au Parc, prennent le relais. Ils lisent *La fille des brumes*, de Colin Bateman, *Kiffe kiffe demain*, de Faïza Guène, *La vie aux trousses*, de Sherman Alexie. D'autres encore. Quand on leur demande pourquoi ils sont devenus liseurs, ils invoquent d'abord l'amitié : "Le choix des textes et les répétitions sont l'occasion de nous rencontrer." Puis le bonheur de la lecture et le souhait de le faire partager. À la fin de la séance, ils s'inquiètent : "On n'a pas été trop long ? On n'a endormi personne ?" Endormi, non, mais donner à rêver, sûrement. La conversation se poursuit autour d'un buffet jusqu'à une heure tardive.

Quand on sort de la bibliothèque, même s'il fait très sombre, même si on ne peut pas la voir, on pense à la forêt qui enserrera le bourg. On pense aux arbres. Certains deviendront papier. Le monde tourne rond, à Fournols. ■

Le b. a. ba de l'ABLF

Créée en 1986, l'association des bibliothécaires du Livradois-Forez a été à l'initiative de la mise en réseau des acteurs de la lecture publique et elle continue d'animer ce réseau, forte, aujourd'hui, de 120 adhérents. Parmi les actions qu'elle a impulsées et qu'elle accompagne, citons *Le livre élu en Livradois-Forez*, *De la parole conteuse au goût de lire*, *Classé polar* (prix littéraire) ou les *Itinéraires de lectures*. Elle édite un bulletin de liaison, *Le passeur de mots*.

L'association bénéficie de l'aide de la Drac Auvergne, du Conseil régional d'Auvergne, du Conseil général du Puy-de-Dôme, de la Direction régionale de Jeunesse et Sports et du Parc Livradois-Forez. Pour ses actions, elle reçoit aussi le soutien de l'Union européenne (Leader+), de l'Éducation Nationale, de la Fondation lecture du Crédit Mutuel, du Fonds national pour le développement de la vie associative, des bibliothèques départementales de prêt du Puy-de-Dôme et de la Haute-Loire.

Présidente : Odile Planche.

Animateurs : Jean-Christophe Lacas et Karine Meyronne.

→ Tél. 04 73 95 57 59

ou 04 73 95 58 03

ablf@parc-livradois-forez.org

→ Horaires d'ouverture :
mercredi et vendredi,
de 14 h à 18 h ;
samedi, de 10 h à 12 h 30
Tél. 04 73 72 17 56
bibliothèque.les-pierres-
folles@tiscali.fr

1 - Abonnement annuel : 3,50 € pour les adultes, 1 € pour les moins de 16 ans.

2 - Les *Itinéraires de lectures* font chaque année étape dans douze bibliothèques ou centres de loisirs. La formule est reconduite de mars à octobre 2006. Puis ce sera aux bibliothécaires d'en assurer la pérennité.



“Le bâti c’est aussi l’histoire du pays”

Le Parc fait actuellement réaliser un inventaire du patrimoine rural sur seize communes de la Haute-Loire. Voilà pourquoi on voit souvent passer, du côté d’Allègre ou de La Chaise-Dieu, trois jeunes filles qu’on pourrait juger bien curieuses mais qui ne font que leur métier.

Les présentations, pour commencer. Adeline Guièze qui vient en voisine (elle est du Puy-de-Dôme), nantie d’un master *Métiers du patrimoine*. Julia Stenzel, originaire d’Avignon, études en histoire de l’art à Paris, titulaire d’un DESS *Jardins historiques, patrimoine et paysage*. Magali Goudal, originaire de Paris, études d’archéologie, même diplôme que la précédente. Elles ne se connaissent pas, elles travaillent ensemble¹ depuis la fin juillet.

Le grand-père aurait su...

Maintenant, filons sur le terrain, du côté du lac de Malaguet, au hameau de Varennes, commune de Monlet. Un arrêt devant la première ferme, aménagée en maison d’habitation. Julia donne les coordonnées GPS - 007.07.737 (est) 020.27.994 (nord) - et même l’altitude : 1 067 mètres. Magali complète sa fiche, il s’agit d’une “ferme en maison bloc à terre”, c’est-à-dire d’un seul tenant, murs

de granite et pierres volcaniques, couverture en tuiles plates, cour semi-ouverte, tilleul à l’entrée, le tout en “bon état d’authenticité”. Le bâtiment est réputé dater de la seconde moitié du XIX^{ème}. Le propriétaire, venu sur le seuil, ne peut confirmer, il hausse les épaules : “Le grand-père, lui, aurait su vous le dire.” Même en l’absence de grand-père, elles savent estimer l’âge des maisons, “au choix des matériaux, à l’appareillage des pierres, à la dimension des ouvertures, à un détail architectural au-dessus d’une fenêtre” ; c’est le métier. Julia fait quelques photos. Ce soir, elles informatiseront l’ensemble des données recueillies. Le bâtiment A1-E284, tel qu’il est abruptement dénommé sur le plan cadastral, est inventorié.

Le tandem passe sans marquer l’arrêt devant la maison voisine. Pourquoi une telle indifférence ? “Nous ne recensons que les éléments bâtis antérieurs à 1945, mais tout le bâti, y compris les croix de chemin, les lavoirs, les fours à pain ou les ponts.” La maison a effectivement moins d’un demi-siècle, même un néophyte l’assurerait. Un court chemin pentu, une ferme au bout... Là, même le néophyte peut se croire expert, la date de 1806 est inscrite sur le linteau de la porte de l’étable. Magali a un geste qui incite à la prudence : “Ici, la date est plausible, mais il faut se défier des signes trop évidents ; il peut parfois s’agir d’une pierre réemployée.” L’expert auto-proclamé fait profil bas.

Pendant ce temps-là, munie des autorisations nécessaires, Adeline visite écoles, mairies et églises. Elle recense les objets, à la même condition que pour le bâti, qu’ils soient antérieurs à 1945. Les écoles... “C’est vite fait, il n’y en a pas beaucoup”. Les mairies... “J’ai découvert un tableau à la gloire des soldats de la Grande Guerre et une bannière d’anciens combattants à Allègre.” Dans les églises et chapelles, la moisson est plus riche. Elle pousse la porte de la sacristie, fouille dans les tiroirs... “Je ne fouille pas, j’inventorie ! J’établis une



fiche pour chaque objet et je le photographie, sous tous les angles. Je m’efforce d’être exhaustive, bien entendu.” À Fix-Saint-Geney, elle a retrouvé des calices et ciboires qu’on croyait perdus ; bien des fidèles en ont été heureux. Elle a signalé la présence d’insectes xylophages dans un chapier, un meuble bas où l’officiant range chapes et chasubles. Si un objet lui paraît particulièrement intéressant², elle en informe les conservateurs des Antiquités et Objets d’Art de la Haute-Loire. Elle ajoute, même si ce n’est pas le but premier, que les informations collectées seront très utiles en cas de vol. Ce qu’à Dieu ne plaise.

Un inventaire simplifié

Quand elles sont arrivées, Julia, Magali et Adeline ont d’abord remarqué les arbres : “C’est très boisé, trop boisé. On se rend compte de ce que signifie vraiment le mot “désertification”.” Elles craignaient les chiens mais “nous avons appris à leur parler”, elles redoutent davantage les oies. A priori, elles n’ont besoin de voir personne pour mener leur enquête. Mais parfois quelqu’un vient sur le seuil, intrigué (même si chacun est censé avoir été informé de leur passage). Alors, elles

s’expliquent : “C’est un inventaire fait à la demande du Parc. Afin de mieux connaître le patrimoine, de le protéger, de le valoriser, d’en préserver l’intégrité.”

Si la conversation se poursuit, on peut ajouter que le Parc intégrera toutes ces données dans son Système d’Information Géographique, elles seront cartographiées et pourront être consultées par tous ceux qui en auront besoin, élus, architectes, urbanistes... Ajouter encore que cette démarche est inédite puisqu’elle concilie les exigences scientifiques du service de l’Inventaire et les objectifs de gestion du Parc et des collectivités³. D’ailleurs la méthodologie de cet “inventaire simplifié” a été élaborée conjointement par le Parc et le service de l’Inventaire.

De très jolies choses

Celui, ou celle, qui est venu(e) sur le seuil n’est qu’à demi convaincu(e) : “Oui, oui. Mais ici, les maisons ne sont pas bien jolies. Par contre, en quittant le village, par le chemin, là-bas, vous trouverez une belle croix. Il y a aussi l’ancien four à pain qui vaut peut-être le détour.” Les enquêtrices iront voir et recenser la croix et le four à pain, comme c’était prévu. Mais elles n’abandonneront pas leur interlocuteur dans cet état d’esprit : “On essaie d’expliquer que les maisons ont un intérêt patrimonial, sinon architectural. Ici, l’habitat est très homogène avec des modèles récurrents notamment ce modèle qu’on appelle “ferme en maison

bloc à terre”. Pour faire simple, elles disent que “le bâti c’est aussi l’histoire du pays” et qu’“il est important de garder la mémoire des lieux”.

On s’accorde là-dessus. Les enquêtrices sont invitées à prendre un café, “ou bien l’apéritif ou une liqueur”. Elles acceptent le café. Dans leur travail, elles s’interdisent tout jugement esthétique mais là, autour de la table, elles parlent d’un charmant petit lavoir, bien entretenu, à Charbonnouse, sur la commune de Varennes-Saint-Honorat. D’un pont, à Bonneval, qui leur a beaucoup plu, comme toute la commune d’ailleurs. “On voit de très jolies choses”, assurent-elles avant de s’en aller pour continuer à compléter leurs fiches avec une implacable objectivité.

Julia Stenzel, Magali Goudal et Adeline Guièze poursuivent leur mission jusqu’à la mi-janvier. Merci de leur réserver le meilleur accueil, elles travaillent pour le pays. ■

1 - Elles sont en fait mandatées par l’agence lyonnaise Lieux Dits qui a été retenue pour cette mission à l’issue d’un appel d’offres.
2 - Les bâtiments et les objets classés ou inscrits qui sont déjà dûment recensés ne relèvent évidemment pas de leur enquête. Néanmoins, pour les objets, Adeline Guièze s’assure de leur présence effective.
3 - Le Parc aimerait étendre l’inventaire à l’ensemble de son territoire. Reste à mobiliser les financements nécessaires.



PHOTOGRAPHE

Ce sont des photos de mariages, de fêtes costumées, de conscrits se tenant par l’épaule, de soldats permissionnaires posant avec leur famille. Marius Force, horloger de métier, ne se prenait pas pour un artiste. Pendant la première moitié du XX^{ème} siècle, il a tiré le portrait de ses concitoyens de Marsac-en-Livradois et des environs. Sans se faire prier, c’était sa passion. Sans guère se faire payer probablement ; pour le rétribuer, on l’invitait à la noce. En plus il chantait bien. Ces images-là restent un temps posées sur le buffet puis on les range dans une boîte en fer blanc entourée d’un élastique. Elles sont dispersées au hasard des héritages, oubliées, bientôt perdues. Heureusement Marius Force avait gardé les négatifs, ou plutôt les plaques de verre au gélatino-bromure d’argent, seule technique disponible à ses débuts et à laquelle il restera toujours fidèle. Ces plaques sont finalement arrivées aux Archives départementales où elles ont été inventoriées, nettoyées, restaurées et numérisées. Un ouvrage, publié à l’occasion des journées du patrimoine, présente une sélection des meilleurs clichés (il y en a près de 1 400 au total). Patrick Cochet, documentaliste et maître d’œuvre de cette édition, raconte la vie du photographe du dimanche et le quotidien des campagnes. On le lit comme on feuilletterait un album de famille. Quelques lecteurs, du côté de Marsac, seront tentés de mettre un nom sur le visage de cet accordéoniste, de cette mariée vêtue de noir et de blanc, ou de ces deux cyclistes endimanchés. → Marius Force, photographe de campagne, Archives départementales - Conseil général du Puy-de-Dôme (10 €).

TROUBADOUR

Ezra Pound est un écrivain américain, né à Hailey, en 1885, mort à Venise, en 1972. Un temps, on le tient pour un représentant majeur de la modernité littéraire, à l’égal ou presque de James Joyce. On est gêné de sa sympathie pour Mussolini. On parle beaucoup de son œuvre phare, les *Cantos*, sans trop la lire. En 1912, il vient en France et marche sur les traces des troubadours. Uzerche, Sariat, Albi, Toulouse, Agde... Le 16 juillet, il arrive à Allègre : “Quand on découvre Allègre du haut du mont Bar, on a l’impression curieuse que Tower Bridge a largué les amarres pour



quelque caprice de gravitation (...).” Il s’exalte, “Allègre la joyeuse” lui fait “grande impression”. Puis il marche en direction de La Chaise-Dieu où il arrive après avoir traversé “un interminable enfer de sapinières de rapport”. Il voit les plus belles tapisseries qu’il ait jamais vues, “à l’exception de celle du musée de Cluny”. Depuis la route de Saint-Germain l’Herm, il jette un dernier regard à “la masse de l’abbaye qui paraît écraser la ville”. Il se perd un peu, file sur Champagnac et Auzon. → Sur les pas des troubadours en pays d’oc, Ezra Pound. Anatolia Éditions du Rocher (19 €).

Livradois-Forez - n° 10

Automne-hiver 2005
Journal du Parc naturel régional
BP 17 - 63880 Saint-Gervais-sous-Meymont
Tél. 04 73 95 57 57 - Fax 04 73 95 57 84
info@parc-livradois-forez.org
www.parc-livradois-forez.org
Directeur de publication : Elie Fayette
Conception et rédaction : la vie comme elle va
Création graphique et réalisation : Vice Versa
Impression : Fusium
Tirage : 61 000 exemplaires
N° d’ISSN 1628-4372
Dépôt légal : quatrième trimestre 2005

**Frédéric Bouglé dirige
le Centre d'art contemporain
du Creux de l'Enfer, à Thiers,
depuis bientôt six ans.
Il se fait volontiers
l'avocat du diable,
d'un diable bombant le torse,
trident à la main, dont l'effigie
orna longtemps le mur
de cette ancienne usine
et qui est aujourd'hui
l'emblème du Centre.
Il croit au "génie du lieu"
et plaide pour une liberté
artistique qui, au risque
de dérouter parfois,
"nous aide à vivre la beauté
dans sa modernité".
Au pied de l'édifice,
la Durolle frappe la pierre ;
on dirait une salve
d'applaudissements.**



Frédéric Bouglé, avocat du diable

D'abord on lui demande d'où il vient, par courtoisie, par curiosité. Frédéric Bouglé évoque très vite son enfance à Fontevraud, dans le Maine-et-Loire, il n'en dit presque rien, prend prétexte du bruit de la Durolle pour parler déjà du Creux de l'Enfer : "Je me souviens de la première fois que je suis venu ici, début 1990, pour une exposition d'œuvres de la collection du FRAC (Fonds régional d'art contemporain) des Pays de Loire. J'ai ressenti tout de suite la prégnance du site, le génie griffu du lieu. Avec une touche de romantisme et beaucoup de sévérité. Chaque fois que je reviens, même après seulement quelques jours d'absence, j'éprouve ce même sentiment, comme si chaque fois le site se croyait tenu de donner les preuves de sa force."

Une usine en friche

Il se dépêche d'en dire l'histoire, la plus récente au moins. "L'usine, où l'on fabriquait des couteaux bien sûr, a cessé son activité

en 1956. La figure du diable rouge que Louis Guelpa et son frère avaient peinte à l'angle d'un mur s'est peu à peu effacée. Le bâtiment était en friche." Le conteur en est presque malheureux, rétrospectivement. En 1985, la Ville organise un symposium national de sculpture monumentale, événement considérable et de long retentissement ; les œuvres des six artistes invités sont toujours en place sur le périmètre thiernois. Plus long que ça encore, le retentissement. L'un des six, George Trakas, s'intéresse au Creux de l'Enfer, il installe une passerelle métallique au ras du débit de la rivière, on commence à se prendre d'affection pour l'usine désaffectée. "Un nouveau défi fut lancé, s'enthousiasme Frédéric Bouglé, le défi d'unir l'architecture des coutelleries à une activité artistique per-

manente." La mairie acquiert le bâtiment en 1986. Avec le soutien du Ministère de la Culture, de la DRAC Auvergne et du Conseil général du Puy-de-Dôme, elle fait procéder à sa restauration. Tâche dont les architectes Xavier Fabre et Vincent Speller s'acquittent avec beaucoup de délicatesse, n'effaçant rien des cicatrices que ce cube, blafard et obstiné, exhibe fièrement entre la pierre et l'eau.

La Russie en chambardement

1988, le Creux de l'Enfer devient Centre d'art contemporain ; il n'y en a qu'une petite dizaine en France à l'époque, une quarantaine aujourd'hui. Laurence Gateau le dirige jusqu'au cap du millénaire. On la salue au passage et on relance l'actuel directeur, reprenant la question initiale restée en suspens. À 16 ans, Frédéric Bouglé quitte l'école. Il parcourt l'Europe, sac au dos. Le goût de l'escapade ne le quittera plus, il évoque le désert du Pakistan, une longue marche autour de Kaboul, les couleurs du Rajasthan, et ses yeux brillent : "La culture du voyage est la plus belle, c'est celle du partage." Il a du talent pour la peinture et le dessin, il entre à l'école des Beaux-Arts, à Tours. Il expose à l'abbaye de Fontevraud où le FRAC des Pays de Loire fait ses premiers pas. Il rencontre son directeur, Jean de Loisy, et devient son assistant, plus particulièrement chargé des ateliers internationaux. Un septennat passe et on le retrouve directeur adjoint d'un Centre d'art en Bourgogne. On le croit rangé mais, en 1991, il file à

Moscou. Peut-être pense-t-il à Cendrars, à la *Prose du Transsibérien* : "J'étais à 16 000 lieux du lieu de ma naissance / J'étais à Moscou, dans la ville des mille et trois clochers et des sept gares..." Il n'est plus en son adolescence, la Russie est en chambardement. Il organise des expositions d'artistes français en inventant des partenariats improbables entre des galeries privées, le Centre d'art de Moscou et la plus grande discothèque techno. Il crée les éditions *Avant-Garde* qui publient, pour chaque exposition, un ouvrage bilingue et à très petit prix. Il écrit régulièrement dans les pages culture du quotidien économique *Kommerçant daily*. Au bout de cinq ans, le bourlingueur accuse la fatigue. Il rentre à Paris, il sera "un peu commissaire" (d'exposition), "un peu critique d'art". En février 2000, il devance 70 candidats et devient directeur du Creux de l'Enfer. Pour dire quelle est sa politique, comment il mène sa barque, Frédéric Bouglé se ré-

fère encore au diable. "C'est comme le trident, il y a trois pointes, trois axes : les expositions, la pédagogie et l'édition." Printemps, été, automne, à chaque saison son artiste invité, de renommée internationale généralement, par exigence et "pour offrir au public local la possibilité de découvrir les plus grands sans avoir à courir à Paris ou dans d'autres capitales". L'hiver est la saison des Enfants du Sabbat, un tremplin pour douze élèves sélectionnés dans les Écoles des Beaux-Arts de Lyon et de Clermont Communauté qui viennent présenter leurs œuvres.

Pluie sidérale

Le directeur sait bien que l'art contemporain dérouté parfois. Il ne s'en désespère pas, ni ne se résigne : "Il serait vain de prétendre à un assentiment général. On est dans l'actualité de l'art, il faut accepter d'être dérangé. Ces formes d'esthétisme, qui nous bousculent, nous apprennent à vivre la beauté dans sa modernité. L'art, dans sa complexité même, demeure un objet de contemplation, de passion et de réflexion." Il aime que "l'œuvre soit parlante", il se défie "du rapport magistral à l'œuvre" mais en même temps il a le souci de "ne pas lâcher le public dans le vide". Chaque exposition est accompagnée d'un petit journal diffusé à 10 000 exemplaires, notamment dans les commerces thiernois. Accompagnée aussi de l'édition d'un livre, au format de poche, dans la collection *Mes pas à faire au Creux de l'Enfer*. "Et les médias, locaux en particulier, assurent un bon relais." Pédagogie encore avec les classes d'expression artistique où Matt Hill, assistant de direction, et Charline Montagné, dépêchée par l'Éducation nationale, reçoivent les scolaires pour une demi-journée ou une journée, ceux-ci ayant souvent l'occasion de rencontrer l'artiste en personne. "Une certaine politique culturelle, celle des FRAC notamment, commence à porter ses fruits, des préjugés cèdent, le public de l'art contemporain s'accroît", assure Frédéric Bouglé. Et le public lui donne raison, la fréquentation du Creux de l'Enfer est passée de 5 000 à 8 000 visiteurs par an. L'exposition en cours, c'est la *Pluie sidérale* de Vladimir Skoda qui était de la bande des six du début. Certaines des œuvres exposées ont été réalisées en collaboration avec Wichard, l'entreprise d'accastillage. Occasion d'une précision de Frédéric Bouglé : "Nous avons la chance, à Thiers, de disposer d'un large panel de savoir-faire et d'une grande diversité de matériaux. Dès le début, des liens se sont tissés entre artistes invités et artisans et industriels locaux ; c'est une des spécificités du Centre par rapport à ses homologues français." Après Skoda, à partir du 1^{er} janvier, il y aura une nouvelle tournée de jeunes talents, septième édition des *Enfants du Sabbat*. C'est bien le diable si on ne vous a pas donné envie de faire un saut au Creux de l'Enfer. ■



→ Centre d'art contemporain du Creux de l'Enfer, à Thiers
Tél. 04 73 80 26 56 / www.creuxdelenfer.net

Ouvert tous les jours de 14 h à 19 h, entrée gratuite. L'établissement bénéficie du soutien du Ministère de la Culture et de la DRAC Auvergne, de la Ville de Thiers, du Conseil régional d'Auvergne, du Conseil général du Puy-de-Dôme, du Rectorat de l'Académie de Clermont-Ferrand et du Parc naturel régional Livradois-Forez. Selon les expositions, il engage des partenariats plus circonstanciels avec des organismes publics et des entreprises privées. Il emploie sept personnes dont quatre en contrat emploi consolidé.